

JACK LONDON

Pour cent dollars de plus

Traduit de l'anglais par
DENIS AUTHIER



ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e
2024

UN choix de tapis s’étalait devant eux sur le sol. Deux ouvrages de Flandre marquèrent le début de leur recherche et sa fin, de ce côté-là ; tandis qu’entre les deux, une vingtaine de moquettes aux couleurs vives séduisaient tour à tour leurs regards, prolongeant le débat entre envie et porte-monnaie. Le chef du rayon leur “faisait l’honneur” de les servir en personne... En fait – elle en était sûre – c’était Joe qui faisait honneur à ce monsieur : elle avait vu l’air médusé, la bouche bée du garçon d’ascenseur qui les avait fait monter, et auparavant, les signes de respect témoignés à Joe par les gamins et les groupes d’adolescents dans les rues, quand elle était descendue avec lui dans leur quartier, à l’ouest de la ville¹.

Le chef de rayon fut appelé au téléphone. Elle oublia les beaux tapis promis et les contrariétés du portefeuille. Reprise par un doute plus grand, par son angoisse, elle dit :

– Je ne vois vraiment pas ce que tu y trouves, Joe – d’une voix douce, mais avec un tel poids

The Game a paru pour la première fois dans deux livraisons du *Metropolitan Magazine* (New York) en avril et mai 1905. Il a ensuite été publié en volume en 1909 chez Macmillan, dans une version augmentée à la demande de l’éditeur. Norbert Ghisoland (1878-1939), négatif n° 58.826 © Marc Ghisoland, pour la photographie de couverture. © Éditions Allia, Paris, 2001, 2024.

1. L’histoire se passe à Oakland, rive est, intérieure, de la baie de San Francisco. (Toutes les notes sont du traducteur.)

sur chaque mot qu'on voyait bien qu'il y avait entre eux une explication en suspens.

Une ombre passa sur le visage encore presque enfantin de Joe, puis une illumination de tendresse. Il n'était qu'un gars, elle n'était qu'une fille, tous deux au seuil de la vie, s'appêtant à louer une maison et à acheter des tapis. Il répondit :

– Pourquoi s'en faire? Ce sera la dernière, la der des ders.

Il sourit. Elle vit sur ses lèvres le soupir inconscient, sans souffle, du désaveu. Instinctivement, fémininement, possessivement, elle redoutait cette chose qu'elle ne comprenait pas, cette chose qui le possédait si fort.

– Tu sais bien que le match avec O'Neil m'a libéré de ce que je devais encore pour la maison de ma mère. Ça m'a ôté un poids. Et maintenant, cette dernière partie, contre Ponta, va me rapporter cent dollars, sûrs, en banque : c'est ce qu'il y a dans la bourse – cent dollars... pour qu'on s'installe tous les deux... un petit pécule, quoi¹.

1. Dollars-or (le texte est de 1905). Cela ferait dans les 13 000 francs d'aujourd'hui. Ou bien : somme équivalant, à l'époque, à San Francisco, à quatre mois de salaire d'un déménageur de force (cf. Frank Norris, *Les Rapaces*, Phébus, 1990, p. 276).

Elle resta insensible à ces miroitements de l'argent.

– Mais pourquoi, insista-t-elle, pourquoi l'aimes-tu tellement cette... ce "jeu" comme tu dis?

Joe n'avait pas l'élocution facile. Au travail, il s'exprimait avec ses mains; sur le ring – de tout son corps, de tous ses muscles libérés. Comment aurait-il pu raconter l'ensorcellement du ring? Comment dire ce qu'il sentait, et analysait, quand le Jeu atteignait son acmé? C'était au-delà de ses forces. Mais il s'y essaya :

– Geneviève, tout ce que je sais... commença-t-il, hésitant, d'un ton heurté... c'est qu'on se sent bien sur le ring quand on tient son homme, là où on le veut... on a vu qu'il vous prépare tous les coups possibles, mais on lui a pas laissé une seule ouverture... alors on lui balance son poing, pas trop fort, il vacille, on insiste, l'arbitre le tire de côté – alors tu fonces et tu l'étends, et t'entends toute la salle qui hurle, qui se déchaîne, qui se déchire, et tu... et on sait qu'on est le meilleur, qu'on a joué loyal, qu'on l'a battu parce qu'on est le meilleur. Je te le dis...

Il s'interrompit, la voix coupée, décontenancé par sa propre volubilité et l'air effaré

de Geneviève. Durant cette tirade inattendue, elle avait observé son visage, tandis que le sien devenait vert de peur. Tout en lui décrivant le moment suprême, il revoyait, avec les yeux de l'esprit, l'adversaire chancelant, les projecteurs, les spectateurs hurlants; il voguait, de plus en plus loin d'elle, sur cette déferlante de vie qui la dépassait, menaçante, irrésistible, rendant son amour de femme pitoyable et si faible.

Son Joe, le Joe qu'elle connaissait, s'estompe, se perdait. Perdu le visage frais et gamin, le regard tendre, les lèvres aux courbes douces, comme dessinées au pinceau: à la place, une face virile, un masque d'acier, tendu, figé; une gueule d'acier, des mâchoires de piège à loups; des yeux d'acier dilatés, fixes, dont la lumière et l'éclat étaient ceux de l'acier. Le visage d'un homme... elle qui ne connaissait que celui du gamin. Ce visage-là était celui d'un inconnu.

Et pourtant, malgré son effroi, elle était émue, et, oui, elle se sentait fière de lui. Sa virilité, la force du mâle qui combat exerçait sur elle son inévitable charme – femme qu'un long atavisme poussait vers l'homme fort, pour s'y appuyer comme à l'abri d'un rempart. Elle ne comprenait pas cette force qui s'élevait de son être, plus puissante que son amour de femme, et qui le dominait lui-même; en même temps

elle éprouvait un doux serrement de cœur à la pensée que pour elle, par amour, il s'était soumis, avait sacrifié toute cette part de sa vie, en lui jurant que ce combat serait le dernier des derniers.

– Madame Silverstein n'aime pas la boxe, dit-elle. Elle est contre... elle sait des choses.

Il eut un sourire indulgent, dissimulant encore une fois sa peine devant le mépris constant de Geneviève pour ce pan de sa nature, de son existence dont il tirait le plus grand honneur – pour la puissance, pour la réussite qu'il avait atteintes grâce à son courage et à un sacré travail. Quand il s'était offert tout entier à Geneviève, c'était cela, cela seul, qu'il avait déposé fièrement à ses pieds: le mérite du travail accompli, récompense de l'âge d'homme, plus belle, plus haute que ce que tout autre homme pouvait donner: voilà ce qui avait justifié à ses yeux son droit à la posséder. Geneviève n'avait pas compris alors, et elle continuait de ne pas comprendre; il aurait bien aimé savoir ce qu'elle lui trouvait d'autre...

– Ah, cette vieille paumée, cette limace, qu'est toujours là pour trouver à redire! s'exclama-t-il en riant. Qu'est-ce qu'elle y connaît, d'ailleurs? Moi je t'assure que c'est du sport,

du vrai, et du bon... Y compris pour la santé. Regarde-moi : pour être dans cette forme, il faut bien que je mène une vie saine... Plus saine qu'elle ou que son vieux ou que tous les gens que tu connais... les bains, les massages, l'exercice, les horaires réguliers, une bonne alimentation, sans se bâfrer comme un porc, pas d'alcool, pas de tabac... rien qui pourrait me faire du mal. Je mène certainement une vie plus saine que toi, tu sais...

Oui vraiment, s'empressa-t-il d'ajouter en voyant qu'il l'avait choquée. Je parle pas évidemment d'eau et de savon, mais regarde ça...

Il prit respectueusement le bras de Geneviève :

– Doux, mou, t'es molle de partout. Moi, touche.

Il mit les doigts de la jeune fille dans le creux de son bras et serra. Elle grimaça de douleur.

– Et tout est aussi dur que ces biceps, poursuivit-il. Voilà ce que j'appelle "sain" ! Le moindre bout de chair, de muscle, chaque goutte de sang, tout est sain, pur, même les os sont sains et propres. C'est pas seulement une question de savon et d'eau sur la peau : c'est propre jusqu'au fond. Ça sent la propreté, je te le jure : tout se nettoie tout seul. Quand je me réveille le matin et que je vais au boulot,

eh bien... chaque millilitre de sang, chaque morceau de chair crie qu'il est propre. Ah, je t'assure...

Il se tut brusquement, maladroitement, tout confondu de nouveau de se découvrir aussi loquace. Jamais il ne s'était laissé aller à de pareilles déclarations, jamais il n'avait eu motif de s'émouvoir à ce point. Mais c'était le Jeu qui était en cause ! On contestait la vérité, la valeur du Jeu ! On contestait le Jeu lui-même, la plus grande, la plus belle chose du monde... ce que le Jeu avait été, du moins jusqu'au jour où Joe, conduit par le hasard, avait poussé la porte de la confiserie Silverstein. Geneviève était au comptoir, il lui avait acheté quelque chose ; de ce moment, elle avait dominé sa vie ; tel le colosse, elle avait jeté son ombre sur tout ce qui n'était pas elle. Il entrevoyait l'âpre conflit entre femme et carrière, entre l'œuvre à accomplir par un homme dans le monde et l'attraction de la femme vers cet homme. Mais il n'était pas du genre à généraliser. Il ne voyait que l'antagonisme entre la Geneviève de chair et de sang, concrète, et l'abstraction vivante, merveilleuse, du Jeu : l'une ennemie de l'autre, chacune le revendiquant – et lui, déchiré par leurs dissensions, emporté impuissant dans les tourbillons de leurs démêlés.

Ses paroles avaient attiré de nouveau vers son visage le regard de Geneviève. Elle contemplant la blancheur de la peau, les yeux clairs, l'arrondi tendre de la joue satinée, comme celle d'une fille. Elle voyait toute la force des raisons de Joe et n'en éprouvait que plus d'aversion pour elles. Son instinct se révoltait contre ce Jeu qui l'entraînait loin d'elle et la privait de toute une part de lui : cette rivale qu'elle ne comprenait pas, dont elle ne pouvait comprendre les séductions. Que n'était-ce une femme, une autre fille ! Elle eût tout compris, tout aurait été lumineux. Mais là, elle affrontait dans l'ombre une adversaire impalpable, inconnue. La vérité qu'elle avait sentie dans cette éruption de paroles ne faisait que rendre le Jeu plus effrayant.

Elle prit conscience soudain de sa propre faiblesse, elle s'apitoya sur elle-même, une tristesse l'envahit. Elle le voulait, tout entier à elle ; son désir de femme ne pouvait s'assouvir à moins ; mais lui se déroba, il s'échappait si souvent de l'étreinte dans laquelle elle cherchait à le retenir... Les larmes emplirent ses yeux, ses lèvres frémirent... et la défaite se transforma en victoire : sa faiblesse – sa force de femme – mit en déroute le Jeu tout-puissant.

– Non, Geneviève, non ! supplia-t-il, tout repentir, bien qu'il ne comprît rien. Il était abasourdi, son esprit d'homme n'arrivait pas à s'expliquer cette crise ; mais tout était oublié à la vue de ses pleurs.

Un sourire de pardon brilla à travers ces larmes. Il ne savait pas ce qu'il avait à se faire pardonner, mais il fondait, et chercha impulsivement à lui prendre la main ; elle évita le contact en se figeant comme glace tandis que ses yeux lançaient un sourire encore plus éclatant.

– Rev'là monsieur Clausen, dit-elle à ce moment, en tournant vers le chef de rayon des yeux qui (par quelle opération d'alchimie féminine ?) étaient parfaitement secs.

– Tu m'attendais plus, hein ? dit Clausen à Joe.

L'austérité des favoris était démentie par les joues roses, le front blanc, et les petits yeux pétillants.

– Bon, que je voie, hm... reprit-il aussitôt. Ah ! on regardait les moquettes. Ce délicieux petit échantillon vous a tapé dans l'œil, ou je me trompe ? Non, non, je sais tout, pour ça : quand je me suis mis en ménage, je gagnais quatorze dollars la semaine. Mais rien n'est trop beau pour les amoureux, hein ? Je sais, ça

fait sept *cents*, juste sept *cents* de plus. Mais le plus cher, en fait c'est le meilleur marché : ça dure... J'veais t'dire une chose, Joe, confia-t-il au garçon dans un brusque élan de philanthropie, en abaissant la voix : vu que c'est toi (je ne le ferais pour personne d'autre), je réduis la différence à cinq *cents*. Mais – ici sa voix se fit d'une solennité impressionnante – mais surtout ne dis à personne ce que tu as payé réellement...

Doublage toile et pose compris, cela va de soi, précisa-t-il lorsque Joe et Geneviève, après s'être consultés, annoncèrent leur décision.

Et votre installation ? s'enquit-il. Quand prenons-nous notre envol ? Demain ! Demain, déjà ! Mais c'est merveilleux ! Bravo !

Il resta un instant à rouler des yeux extasiés, puis posa sur les jeunes gens un regard radieux et paternel.

À ces questions, Joe avait fourni des réponses assez carrées, tandis que Geneviève piquait un fard charmant ; mais tous deux ne trouvaient pas très convenable cette intrusion dans le saint des saints de leur intimité : ce n'était certes pas pruderie petite-bourgeoise de leur part, c'était cette pudeur, cette réserve, si fréquentes dans la classe ouvrière lorsqu'elle aspire à une vie digne et morale.

Monsieur Clausen, tout sourires, bienfaiteur, protecteur, les raccompagna à l'ascenseur ; tous les employés tournaient leur tête vers Joe.

– Et ce soir, Joe ? dit Clausen comme ils attendaient devant la porte de l'appareil. Comment tu te sens ? Tu vas l'avoir ?

– Sûr. Je me suis jamais mieux senti de ma vie.

– Donc ça va, hein ? Très bien ! Bien. Tu vois, je me disais – hi ! hi ! – juste à la veille du mariage et de tout ça – que tu risquais de pas... être tout à fait dans tes cordes... les nerfs un peu à plat, tu vois ? Je me suis marié moi aussi. Mais toi, ça va ? Oui, bien sûr. C'est pas des choses à demander à quelqu'un comme toi. Hi ! hi ! Allez, bonne chance mon gars ! Tu vas gagner. J'en ai jamais douté. C'est évident. Évident.

– Au plaisir, Miss Pritchard, dit-il en ouvrant à Geneviève la porte de l'ascenseur. J'espère vous voir passer souvent. Je serai charmé – charmé, vraiment.

Tandis qu'ils descendaient, elle dit, d'un ton de reproche :

– Tout le monde te tutoie. Pourquoi est-ce qu'on ne te dit pas “vous” et “monsieur” ? Ce n'est pas comme il faut.

Lui, regardait le groom d'un air morne et semblait ne pas entendre.

– Qu’est-ce qu’il y a, Joe? reprit-elle, avec une tendresse dans la voix dont elle connaissait bien le pouvoir.

– Rien, rien, dit-il, je pensais seulement... j’aimerais...

– Tu aimerais... quoi? Sa voix était toute séduction, et ses yeux en auraient fait fondre de plus forts que lui, mais il restait la tête penchée.

Enfin, délibérément, il la regarda en face :

– J’étais en train de penser que tu pourrais venir me voir combattre, juste une fois.

Elle eut un geste de dégoût. Le visage de Joe se referma. Elle sentit encore une fois la présence de cette rivale qui se jetait entre eux et l’emmenait loin d’elle.

– Je... J’aimerais bien, dit-elle précipitamment, en se forçant, pour créer cette sympathie qui désarme l’homme le plus fort et lui fait poser la tête sur le sein de la femme.

– Vraiment?

De nouveau, son regard chercha le sien. Il ne parlait pas en l’air – elle le savait. C’était comme un défi à la force de leur amour.

– Ce serait, de ma vie, mon plus grand moment de fierté, dit-il simplement.

Était-ce, de la part de Geneviève, l’inquiétude de l’amour, le désir de répondre au besoin

de sympathie de Joe, ou l’envie de voir le Jeu en face, de savoir? Était-ce l’appel de l’aventure claironnant dans une existence confinée et sans histoire? Les frissons d’une formidable audace la parcouraient, et elle dit, tout aussi simplement :

– J’irai.

– Je ne pensais pas que tu dirais oui, sinon je ne te l’aurais jamais demandé, avoua-t-il comme ils sortaient dans la rue.

– Mais, ça peut se faire? demanda-t-elle aussitôt, avant que sa résolution ne faiblît.

– Je vais arranger ça; mais je ne pensais pas que tu serais d’accord.

– Je ne le pensais pas, répéta-t-il encore, stupéfait, tandis qu’il l’aidait à monter dans le tramway et cherchait dans ses poches l’argent du trajet.